

## NOUVEL AN



## HENRI JULIEN

(Suite de la 1ère page)

sionomie du grand praticien que personne ne soupçonna le tour de force que l'artiste venait d'exécuter.

Cette sorte de création par le souvenir est assurément l'une des formes les plus idéales de l'art ; mais elle exige une sélection de goût, une sûreté de coup d'oeil qui écarterait instantanément les accidents pour ne retenir que le permanent et définitif, dans la profusion des détails, les qualités essentielles d'un caractère. Un penseur seul peut opérer de tels miracles, miracles qui n'ont rien de commun avec la photographie, cet "oeil mécanique", comme on l'a si justement appelée. Du reste, c'était avec une attention scrupuleuse que Julien se plaçait en face de la réalité. Pour comprendre l'intensité de son attention attachée à reproduire ce qui se déroulait sous ses yeux, il suffit de comparer les rapides esquisses qu'il rapportait de ses courses à l'actualité, aux nombreuses photographies des mêmes scènes : ici, c'est bien la réflexion passive et inerte des choses et des hommes ; mais c'est au dessin de Julien qu'il faut recourir pour retrouver la vie.

Julien fut donc une "conscience" et si son oeuvre par l'étendue inévitable d'une production excessive n'a pas l'homogénéité et l'unité que l'on remarque dans l'ensemble des productions des grands dessinateurs européens, la faute en est moins à l'artiste qu'aux circonstances incontrôlables qui le condamnaient à une tâche dévorante et souvent ingrate. Qui peut dire à quel degré de perfection il serait parvenu, s'il avait eu, comme tant d'autres, l'avantage de passer quelques années à Paris, dans ce centre d'intellectualité et de curiosité artistique où, sous l'influence des maîtres, s'affirment les fortes personnalités et s'épanouissent les âmes d'élite ?

Julien a suppléé à cette lacune dans sa formation artistique par l'effort d'une volonté qu'aucune difficulté ne rebutait, par l'exercice d'un talent jamais satisfait des fruits qu'il donnait, par une soumission de disciple aux enseignements des grands maîtres de l'art. C'est ainsi qu'il s'était préparé de longue date aux surprises de son métier. En effet, qu'il s'agit d'un désastreux incendie, d'une assemblée tumultueuse ou pacifique, d'une fête religieuse ou civique, d'une réunion de graves bourgeois ou de politiciens remuants, de funérailles nationales ou de démonstrations patriotiques, de soirées de gala ou de banquets — par quoi tout s'achève en notre pays. — Julien n'était jamais pris au dépourvu et c'était toujours avec la même maîtrise qu'il retraçait ces différentes scènes, sans que nulle part on ne découvrit une hésitation ou une défaillance même passagère.

Si on réunissait en un album les inégalables dessins exécutés au cours des cent dernières années qu'il a passées au service

des journaux, on aurait, résumée en de saisissants tableaux, non seulement l'histoire des grands événements qui ont marqué cette période, mais encore la chronique journalière des menus faits qui ont aussi leur importance, puisque, selon l'expression d'un écrivain, ils sont les "miettes de l'histoire".

Julien fut donc le témoin attentif et vibrant de toutes nos fêtes et de tous nos deuils ; et son témoignage, plus impartial encore que celui de l'écrivain, est comme un miroir fidèle où la vie a imprimé la splendeur de ses jours ensoleillés, ou l'ombre de ses jours désolés.

Ce qu'on trouverait encore dans cet album, ce serait avec leurs physionomies parlantes, les gestes déclamatoires et les poses superbes de nos hommes publics. La joyeuse et instructive galerie que l'on pourrait faire avec les portraits des nombreux politiciens, intellectuels ou "magnats" de l'industrie et du commerce, qui ont posé sous ses regards et qui ignoraient devant quel juge impitoyable ils comparaissaient ! Qui ne se souvient de ces portraits à main levée où quelques coups de crayon suffisaient à "camper" un homme ? Que dire aussi de ces silhouettes où il excellait, de ces "ombres" qu'il a semblé calquer sur la blancheur des murs de la Chambre des Communes, ou bien encore de ces charges à fond de train ("Bytown Coons") où il a caricaturé de si spirituelle façon les vainqueurs politiques de 1896 ?

Mais quels que soient les mérites du "chroniqueur", nous sommes d'opinion que c'est par ses compositions poétiques et ses reconstitutions historiques que Julien a le plus de chance de vivre dans l'avenir. Comme l'actualité, les pages qui la relatent n'ont qu'un intérêt passager et momentané ; il en est tout autrement des grands événements qui ont triomphé de l'oubli et des oeuvres qui en sont, pour ainsi dire, le perpétuel renouvellement. Julien l'a si bien compris que c'est à notre histoire qu'il demanda le sujet de ses plus belles compositions. Comme Fréchette en poésie et Hébert en sculpture, il chercha à reconstituer le passé et à immortaliser les hauts faits des aïeux ; mais derrière les premiers rôles qui occupent l'avant-scène de l'histoire et en cachent le fond Julien a découvert tout un passé qu'on devinait bien, mais qu'on ne voyait pas. Il s'est épris de tendresse pour tous ces "silencieux serviteurs du devoir" qui furent, en somme, les plus sûrs artisans de l'avenir et à toutes ces humbles vies qui n'avaient pas de littérature, il fit don d'une peinture. A sa manière et dans sa langue, il composa le panegyrique de ces nobles oubliés qui échappent à l'attention des historiens et qui pourtant à l'heure sombre de l'épreuve, alors qu'il semble que tout soit perdu, refont l'oeuvre antique et préparent les lendemains heureux. Pour cela, il n'eut pas besoin de fouiller les bibliothèques ni de pâlir sur les manuscrits poussiéreux ; il n'eut qu'à regarder autour de lui, à parcourir nos paisibles campagnes, à s'asseoir à la table du bûcheron, à s'égarer dans la forêt toute remplie du bruit de la hache frappant le tronc des chênes, à "musarder" le long des chemins, à écouter la chanson des blés et les refrains des moissonneurs.

"Être d'un pays!" s'écriait M. Paul Bourget en parlant d'André Theuriot. Julien eut cela de commun avec le poète lorrain, d'être d'un pays et de s'y être attaché au point de ne vouloir jamais s'en éloigner. Ce qu'il fallait à cet artiste-poète, c'était la forêt immobile et bruyante, le repos et la rêverie des champs couverts de neige, la tranquillité des villages sous la protection du clocher argenté, les joyeuses sauteries des jours de l'an dans l'antique chaumière familiale, les larges horizons par delà les collines où le soleil s'éteint dans des brumes roses les bleues nuits d'hiver et les longues causeries au coin de lâtre, alors que la bise gémit dans les cheminées et que les vieillards racontent les invraisemblables récits de leurs aventures imaginaires.

Cette partie de l'oeuvre de Julien sent bon le bois d'étable ; elle a une fraîcheur de jeunesse et une poésie naïve qui séduisent et enchante, des nostalgies d'autrefois qui réveillent le souvenir de ceux qui nous ont précédés et dont les vies s'écouleront "sans bruit, comme les eaux qui fertilisent, et sans éclat, comme les fleurs qui guérissent".

Et M. Philippe Hébert avait raison lorsqu'il s'écriait, encore sous le coup de l'émotion ressentie à la nouvelle de la fin

prématurée de cet artiste qui avait tant de fois communiqué au même idéal : "Julien fut le talent le plus original qui se soit encore manifesté en ce pays. Personne n'a fait une oeuvre semblable à la sienne et il demeure inimitable. Dans ses scènes canadiennes il fut sans rival et personne ne comprit comme lui le caractère de l'"habitant". Enfant du sol, il tira du sol le meilleur de son inspiration. Il comprit la poésie de la vie du défricheur et de l'homme des champs. Et c'est en penseur et en philosophe qu'il illustra le caractère de la race canadienne-française. Pour admirable que soit son oeuvre, il n'est pas moins vrai de dire qu'elle n'est qu'un pâle reflet de l'idéal qu'il portait en lui. Si Julien eût eu l'inestimable avantage de compléter ses études artistiques et de se former à l'école des maîtres, il aurait égalé les meilleurs peintres de la France contemporaine."

Cette opinion du célèbre sculpteur est partagée par tous ceux qui ont suivi la longue et brillante carrière du regretté disparu ; elle honore et le dessinateur et le sculpteur.

Et maintenant Henri Julien appartient à l'histoire.

Sur sa tombe où vient tourbillonner le vol blanc des flocons de neige, verrons-nous quelque jour se dresser un monument qui rappellera aux générations futures le nom et les travaux de ce "doux génie" qui traversa la vie le sourire et la chanson aux lèvres ? Nous en formons le voeu. En tout cas dans la mémoire de ceux qui ont aimé l'homme et l'artiste se dresse un monument plus beau que celui que nous rêvons, et c'est l'honneur et la gloire de ce "chercheur d'idéal" de n'avoir cueilli sur son chemin que des fleurs d'amitié et de sympathie.

J.-B. Lagacé.

## Le froid et la défense nationale

Je venais d'entrer dans un café de la rue Saint-Jacques que je ne nommerai point parce que je ne suis pas payé pour le faire, quand je sentis une lourde main s'appesantir sur mon épaule frêle. Je me retournai et constatai que la lourde main terminait un bras appartenant à mon sympathique et colossal ami Percheron. Incontinent, avec cette courtoisie qui fait de votre serviteur le préféré de ces dames, j'offre à mon vieil ami Percheron un "aufragette cocktail" — un verre de catnip avec un pickle — qu'il refuse noblement parce qu'anti-féministe par nature, et tempérant par esprit de contradiction.

Comme bien vous le pensez, j'ai trop de cette urbanité exquise qui me vaut mes succès auprès du sexe faible, pour m'offusquer du refus de mon copain Percheron, et je l'invite aussitôt à dîner à mes côtés, ce qu'en gourmet averti, il accepte avec empressement.

Avant un faible pour une belle cuisserie dodue, j'en ordonne une de poulet, et Percheron commande un plat d'esprit de veau, traduisant ainsi le menu anglais qui portait "calf's brain".

Contrairement à son habitude, mon ami ne parlait pas, et un pli accentué barrait son front d'ordinaire lisse comme un faux-ciel de celluloid.

Soudain, sans me prévenir, il me dit : "Connais-tu Boiste ?"

— "Boiste ? Non !"

— "Moi non plus d'ailleurs, mais ça n'a aucune espèce d'importance ; qu'il te suffise de savoir que Boiste a écrit un jour que "la froideur est la sauvegarde de la vertu d'une femme".

— Je veux bien, lui répondis-je, mais je ne vois pas ce que viennent faire ici Boiste et ses maximes.

— Un instant, et si tu es susceptible de comprendre quoi que ce soit, tu saisisas.

— Merci !

— Voilà ! Je ne veux pas que le Canada donne \$35,000,000 à l'Angleterre, mais je désirerais qu'on organisât la défense du territoire canadien. Or, si la froideur est la sauvegarde de la vertu d'une femme, pourquoi ne serait-elle pas aussi la sauvegarde de l'intégrité de notre sol ? Pour cela, il n'y a qu'un expédient : systématiser le froid, comme moyen de défense nationale. C'a l'épate !

— J'avoue que je n'avais pas pensé à celle-là, mon cher Percheron !

— N'avoue rien, laisse-moi plutôt con-

tinuer. Le penseur dont le cerveau travaille toujours, se passionne vite pour les problèmes nouveaux qui surgissent vite dans la vie d'un peuple, et si Archambeault a consacré ses efforts à creuser le problème de la Fédération dans ses rapports avec la caisse de la Maison des Etudiants, qui n'est qu'une cave agrémentée d'un corridor, moi, Percheron, j'ai fait porter les miens sur les relations qu'on pourrait établir entre la défense nationale et les appareils frigorifiques, contre le péril allemand.

— André Chénier disait : "Faisons des vers anciens, sur des pensées nouveaux". Ma devise à moi, homme de science, consiste à dire : "Faisons des applications nouvelles, sur des machines anciennes". Pour y arriver, je prends donc la machine à froid de Giffard. Avec elle, en employant l'air atmosphérique à une température de 20° c., en le comprimant à trois atmosphères au plus, puis en faisant agir lors de la compression de l'eau à 10° c., comme rafraichissant, on obtient, en détendant, un courant de 50° c. Or, comme nous emmagasinerions notre air atmosphérique en hiver, nous n'aurions pas besoin d'employer l'eau comme rafraichissant et notre courant serait tout aussi froid.

— Pardonne, si j'interromps ; où emmagasineras-tu ?

— Mais dans les réfrigérateurs de Québec et de Montréal, espèce de pignouf ! Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas, — on ne sait plus rien d'ailleurs, — lorsqu'un corps se trouve dans une enceinte à température plus basse que la sienne, il perd de la chaleur, se refroidit, et sa température baisse d'autant plus vite que l'écart de température est plus considérable. C'est la loi de Newton :  $v = k(t - t_0)$ .

Or, donc, je suppose pour un instant, qu'un régiment de braves Teutons à casques pointus, débarqué en bas de Québec. Ce sont des ennemis qui valent évidemment être d'une froide politesse avec nous, pour ne pas dire plus. On me donne alors un coup de téléphone aux réfrigérateurs, et comme un général qui a toute la froideur qu'il faut dans les moments décisifs, j'ordonne de lâcher la gâche. Tu imagines si un tel commandement va jeter un froid entre nous et les Allemands, mais ça ne me fait ni chaud ni froid, puisqu'en fin de compte le destin veut que nous leur fassions froid mine.

Le courant de 45° continue toujours de descendre vers Québec ; dans nos campagnes, les habitants s'en tirent en chauffant les poêles de bonne épave pétillante, et les sujets de Guillaume qui ont beau n'avoir pas froid aux yeux, commencent tout de même par sentir le froid de la fièvre les gagner. La loi de Newton agit : leur température baisse ; ils sentent leurs doigts s'engourdir ; ils rebaptisent leurs fusils, battent vainement de la semelle, bref, ils sont en train de prendre un de ces refroidissements comme seul je sais en organiser. La fureur de notre accueil les déconcerte. Pour se remonter, ils se répètent un fil à travers le froid dans le péril, mais enfin, ils comprennent compte que ça devient un peu chaud à force d'être froid.

Bientôt sous l'action de mon courant infatigable, si j'ose dire, pendant que le dégoût d'un bon cigare semblable à celui que tu as oublié de m'offrir, mon cher Furet, nos Allemands perçoivent une sueur froide qui leur dégouline entre des épaules teulonnes devenues glacées. L'un d'eux qui peut à peine parler dit qu'il voudrait bien être une femme coquette puisqu'il est entendu qu'elles n'ont jamais froid même en hiver !

Ses compagnons ne l'entendent déjà plus, et le régiment tout entier, glacé à mort, est là dans la plaine, rigide et frigidé.

Nous sommes délivrés de l'invasion ennemie, sans que nous ayons eu à tirer un coup de canon, tant il est vrai de dire que la violence du froid produit l'effet du feu.

Pour nous débarrasser de ces envahisseurs encombrants, nous les ficelons dans du papier fort et nous les renvoyons à leurs familles éplorées.

Percheron, sa démonstration terminée, tira une cigarette de son étui d'une façon si imposante, que je ne pus placer une parole : son bel air froid m'avait glacé ! FURET.

## La petite cloche folle

Toute la nuit la petite cloche folle a fait le tour du clocher, toute la nuit, à saute-mouton, par-dessus des clochetons ; toute la nuit ce fut malines avec sa petite voix rouillée, et des voix chantaient malines dans l'église abandonnée.

"Pour comprendre la voix des cloches, il faut être bien âgé. Ecoutez tous, mes enfants, ce que dit la petite cloche folle. Ce n'est plus Jésus qu'elle sonne lorsqu'elle chante de son clocher : autant d'églises qu'on abandonne, autant de diables logés !"

Paul FORT.

(Lieds).